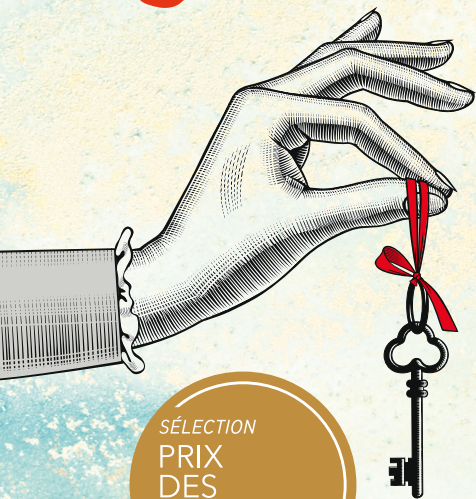


# Le bruit des secrets



LE SECRET  
DE FAMILLE  
VU PAR  
8 ROMANCIÈRES

Éliette Abécassis  
Camille Anseume  
Sarah Barukh  
Jessica Cymerman  
Mélissa Da Costa  
Olivia Elkaim  
Sandrine Roudeix  
Agathe Ruga

SÉLECTION  
PRIX  
DES  
LECTRICES

  
CHARLESTON

1 € REVERSÉ  
à l'association Aux oubliées

  
CHARLESTON  
POCHE

# Le bruit des secrets

Il y a Arlette qui, à la fin de sa vie, cache encore bien des mystères, Ariel et Gabin, deux frères qui se détestent pour d'obscures raisons, ou encore Juliette, la fille illégitime qui ne sait pas où s'asseoir à l'enterrement de son père. Il y a aussi Jean, dont la mère est morte en 1942, mais qui n'a jamais pu en parler avec son père, et cette statue de jeune fille, dont les yeux sont bandés pour mieux cacher son passé...

De mensonges en non-dits, de révélations en confidences, huit grandes romancières nous racontent les secrets de famille, qu'ils soient petits ou grands, dévastateurs ou anodins.

## 1 € reversé à l'association Aux oubliées

Créée en 2019, l'association Aux oubliées récolte des livres, accompagnés d'un petit mot, qui sont distribués aux femmes incarcérées.



@auxoubliees

ISBN : 978-2-36812-819-0



9 782368 128190

**7,90 euros**  
Prix TTC France

Rayon : Littérature  
française



**C**  
**CHARLESTON**  
**POCHE**

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

LE BRUIT  
DES SECRETS

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022  
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon  
75015 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-819-0  
Maquette : Patrick Leleux PAO

**Charleston s’engage pour une fabrication écoresponsable !**

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l’impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston).

Éliette Abécassis, Camille Anseaume,  
Sarah Barukh, Jessica Cymerman,  
Mélissa Da Costa, Olivia Elkaim,  
Sandrine Roudeix, Agathe Ruga

# LE BRUIT DES SECRETS

Nouvelles

  
CHARLESTON  
POCHE



## SOMMAIRE

<i>Le Secret de la fille aux yeux bandés</i> de Éliette Abécassis .....	7
<i>Polichinelle</i> de Camille Anseaume .....	25
<i>Quatre-vingt-dix ans d'amour éternel</i> de Sarah Barukh.....	41
<i>Fausse route</i> de Jessica Cymerman.....	69
<i>Demain le mauve</i> de Mélissa Da Costa.....	95
<i>Une allure familière</i> de Olivia Elkaim.....	125
<i>Sous le sable</i> de Sandrine Roudeix .....	151
<i>Ariel et Gabin – Le fils préféré</i> de Agathe Ruga...	181
Biographies et bibliographies des autrices ....	213





LE SECRET DE LA FILLE  
AUX YEUX BANDÉS

ÉLIETTE AbÉCASSIS



**I**l y a quelques années, je suis allée au Salon de l'agriculture à Paris sur le stand strasbourgeois : une forme de pèlerinage pour moi qui suis née dans cette ville. Un conférencier faisait un discours sur un philosophe de cette région que je connais bien. Il parlait d'une certaine communauté d'intellectuels qui s'était développée à l'après-guerre, dans le sillage du philosophe Jacques Derrida. C'est à la fin de son exposé, en apercevant un poster de la cathédrale affiché sur le stand devant moi, que j'ai soudain été prise d'un malaise. J'avais du mal à respirer, je suis sortie du Parc des expositions, porte de Versailles, en proie à une attaque de panique, et j'ai pris mes jambes à mon cou.

Cela faisait longtemps que je n'avais pas revu ma ville natale. C'est là que je suis née, à l'hôpital

Adassa, par un mois de janvier enneigé ; c'est là que j'ai grandi, non loin du jardin du Contades, où ma mère m'emmenait dans ma poussette, puis au bac à sable, et plus tard, faire du vélo lorsque j'étais enfant. C'est là que je suis allée à l'école Saint-Jean au primaire, puis au collège Foch, avant de fréquenter le lycée Aquiba. C'est là que j'ai rencontré mes amies d'enfance, Laurence, Véronique, Nathalie et Heike, qui était allemande. Dans les forêts des Vosges, je marchais tous les dimanches avec mes parents, et j'y ai campé avec les scouts. À Dorlisheim, Herrlisheim, Eckbolsheim, Schiltigheim, je me suis aventurée les dimanches pluvieux d'automne, et ceux, froids, d'hiver, les jours lumineux du printemps et les longues semaines étouffantes d'été.

Mes parents sont arrivés en Alsace après la guerre, depuis le Maroc, pendant la décolonisation et après la montée de l'hostilité contre les juifs au Maghreb, comme en ont témoigné les massacres de la ville de Petitjean en 1954, un traumatisme pour ceux qui ont préféré quitter le pays. Ils ont choisi la France, qu'ils aimaient plus que tout. En dehors de Paris pour leur voyage de noces, ils n'étaient jamais allés dans ce pays chimérique dont ils connaissaient si bien la culture, dont ils citaient les auteurs par cœur, les anciens et les nouveaux. Alors, ils ont emporté leurs tapis,

quelques meubles et leurs souvenirs, ont mangé des choucroutes casher et des tartes aux pommes, ont acheté des armoires alsaciennes, se sont liés d'amitié avec les Strasbourgeois. Ils allaient à la Synagogue, reconstruite après la guerre, car elle avait été détruite par les nazis.

L'enfance en Alsace fut pour moi constituée de ce curieux mélange qui consistait à vivre sur la frontière allemande, avec des gens qui parlaient alsacien, et en même temps au sein de l'héritage séfarade à travers mes parents, exilés et intégrés. Mon père a créé sa communauté autour des cours de Talmud qu'il a dispensés pendant qu'il était à Strasbourg. Il y a passé de nombreuses années à enseigner le judaïsme, à y faire la prière, et dans cette mission qu'il s'était donnée, certainement, il y avait quelque chose de l'ordre de la renaissance de cette Terre dévastée après la guerre.

Lorsqu'il est arrivé, il était surveillant au lycée, puis il est devenu professeur et a écrit sa thèse pour obtenir un poste à l'université. Sa passion et son engagement étaient visibles tout au long de l'année, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige, qu'il soit en bonne santé ou qu'il soit grippé. Dans le froid ou la chaleur, sur les bancs de l'école ou ceux de la Synagogue, chez lui, à table, la nuit, le jour, le matin, l'après-midi, il enseignait, il étudiait. Mais hélas, il n'a jamais pu obtenir de poste en Alsace.

De Strasbourg, en général, on voit la cathédrale, comme à Paris la tour Eiffel. Elle domine la ville, et en particulier son centre, à côté de la Petite France, traversée par les bras de l'Ill. Par sa hauteur, elle offre une vision d'aigle jusqu'aux Ballons des Vosges, et au-dessous d'elle, à ses pieds, le peuple minuscule se presse près de l'ancienne maison Kammerzell à pans de bois, vers la Petite France historique et médiévale aux maisons à colombages et aux rues étroites bordées d'eau, jusqu'à l'écluse qui s'ouvre vers les plus larges bords du Rhin où les saules pleureurs se jettent pensivement. Femme de caractère et fille de la frontière, Strasbourg est une dame majestueuse et rebelle, qui clame son indépendance. convoitée mais altière, elle forge son identité qui n'appartient qu'à elle. Protestante, veilleuse du Seigneur, elle garde ses lois envers et contre tous, jusqu'à faire fi de la République et pour la bonne cause : elle a gagné la bataille, par l'autorité et le charme, elle a grandi et elle est devenue majestueuse en se construisant pied à pied, un ici, un là-bas, entre Goethe et Vauban, les cafés aux croissants chauds et les *winstubs*, vins blancs et bières blondes. Entre la place Gutenberg et le palais Rohan, et plus française qu'allemande, et plus française que française, et plus alsacienne encore, avec cet inimitable accent, d'une force et d'une diction puissante, plus truculent que l'allemand,

plus sonore que le français, car l'alsacien ne se parle pas, il s'exclame. Libre et aristocrate, cette madone qui en son sein généreux accueille toute l'Europe est mère de deux filles : deux statues de pierre sculptées sur l'un des côtés de la grande cathédrale, Ecclesia et Synagoga. Celle qui représente l'Église est souriante et rayonnante, celle qui incarne la Synagogue a les yeux bandés, la tête penchée et, par un mouvement latéral, elle se détourne de l'autre qui semble pourtant lui tendre la main : rebelle et soumise comme la communauté juive en Alsace, qui devait jadis quitter la ville lorsque l'on entendait sonner les cloches de la cathédrale, le soir, à 22 heures. Non loin de là se trouve la rue Brûlée où, lorsque j'étais enfant, nous allions nous promener. Nous regardions alors l'Église triomphante et la Synagogue aux yeux bandés.

Pourquoi ai-je l'impression d'un mystère, d'un secret lorsque je l'aperçois sur les photographies ?  
*Un mystère qui la concerne et qui me concerne.*

Les nuits qui ont suivi cette conférence sur la philosophie à Strasbourg, j'ai eu du mal à dormir. La fille aux yeux bandés m'apparaissait, effrayante et spectrale, et surtout la nuit – elle venait me hanter comme un fantôme blanc. Je me réveillais en sueur, elle était là, elle cherchait quelque chose à tâtons, elle avançait comme une

somnambule dans la chambre, jusqu'à mon lit, pour m'étreindre et me figer dans son rêve de pierre, puis elle repartait, d'un mouvement de rejet. Qui était-elle ? Que voulait-elle ? Je sentais qu'elle avait un message à me délivrer, mais lequel ? Elle murmurait quelque chose en silence, un nom, un lieu peut-être ?

Qui est-elle, cette femme qui pour moi symbolise la ville, davantage encore que l'autre *La Belle Strasbourgeoise*, de la peinture célèbre du peintre Nicolas de Largillière ? Cette auguste dame nous offre son regard mélancolique, mélange de force et de douceur, de sagesse dans sa prestance, car elle est bourgeoise, la Strasbourgeoise : vêtue d'une robe sombre aux longues manches, de dentelle et de velours, et la tête surmontée d'un immense chapeau typique de la région, qui aime les grandes coiffes pour se protéger des rudes hivers, où l'on se réconforte de flammekueche, de baeckoffe, de kouglof et de pâtisseries fines, tartes aux quetsches et aux mirabelles. Je me souviens de ce ciel si bas et de ces tempêtes sonores, et des neiges qui faisaient disparaître les trottoirs lorsque j'étais enfant.

Ecclesia, la statue de l'Église, telle la belle Strasbourgeoise, porte un lourd vêtement, aux plis amples et élégants, un corset large, fier, libre et généreux, alors que Synagoga n'a qu'une robe sans prétention, serrée d'une corde, et ces



yeux bandés comme une misérable qui s'en va. En faisant des recherches sur Google, je trouve un article d'un historien spécialiste d'art, Régis Labourdette : « L'empreinte de la Grâce dans l'Église et la Synagogue de Strasbourg<sup>1</sup>. » Selon cet auteur, le riche manteau que revêt l'Église symbolise la Grâce et l'illumination, dont la Synagogue, juste recouverte d'une robe simple, est dépourvue. Or, remarque-t-il à juste titre, la statue de la Synagogue, par son mouvement d'esquive, prise sur le vif, semble se détourner de la vérité qu'incarne l'Église et qu'elle l'invite pourtant à partager. La fille aux yeux bandés se retire et s'enfuit, se détourne de l'accueil de sa collègue triomphante : « La leçon que l'Église peut majestueusement accueillir, la Synagogue ne peut que la dénier, c'est ce qu'un voile devant ses yeux métaphorise cependant que, les Tables de la loi renversées, elle n'a même plus la maîtrise de ses propres écritures. *Grâce soit rendue à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur !* poursuit, en guise de solution, l'Épître aux Romains : c'est ce qu'entendent les chrétiens allégorisés en l'Église, c'est ce que la Synagogue ne sait comprendre. » Les deux statues représentent en effet les deux religions, l'une se séparant de l'autre, selon la

---

1. *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, année 1994, 425-452.

métaphore botanique ou messianique : les juifs n'ont pas reconnu le Christ et se sont détournés de lui. Ainsi Synagoga s'est-elle détournée d'Ecclesia. Mais n'est-ce pas l'inverse, d'un point de vue historique ? C'est plus Ecclesia qui s'est émancipée de Synagoga pour créer une nouvelle religion.

Ce commentaire me rappelle un texte de Jacques Derrida, qui a inspiré le collègue philosophique strasbourgeois, et qui a également écrit sur la statue aux yeux bandés dans les actes d'un colloque qui s'intitule : « Penser à Strasbourg ». Strasbourg, pour lui, est « une métropole qui n'est pas n'importe laquelle en France et en Europe. Strasbourg est une expérience politique, nationale, européenne et transnationale ». Il reste marqué par le Parlement, dit-il, qui est un lieu de rassemblement de l'Europe.

En fait, étymologiquement, la Synagogue, c'est le lieu du *rassemblement*, l'endroit où l'on se retrouve. C'est la raison pour laquelle Derrida préfère la fille aux yeux bandés à sa compagne l'Église : « J'idolâtre cette idole, cette femme privée de vue et de voix, cette figure muette et douloureuse », écrit-il. Ce n'est pas de l'aveuglement, poursuit-il, car elle nous interroge. Et il pose *la* question : « Qu'est-ce que la vérité de la révélation, qu'est-ce que la vue et le dévoilement ? Qu'est-ce que cela veut dire "avoir les

yeux bandés pour la pensée”, et l’existence en général ? » Ce voile d’ignorance, en effet, dont est couvert le visage de la Synagogue, ne serait-il pas le principe même de la pensée ? Autrement dit : ne faut-il pas se détourner de la certitude pour penser ? Celui qui a reçu la Grâce est-il en train de réfléchir ?

Et dans cet article, je lis cette phrase qui me stupéfie : « La question juive résonne à Strasbourg de manière très singulière. »

Elle me stupéfie, car dans ce colloque, « Penser à Strasbourg », Derrida est amené à réfléchir sur les statues de la Synagogue et de l’Église, et dans la conclusion de sa conférence – qui porte sur la question de la réflexion dans cette ville –, se pose le problème de l’antisémitisme.

Et soudain, je me demande : quel est le lien entre « Penser à Strasbourg » et la fille aux yeux bandés ?

\*

Toutes les nuits, la fille aux yeux bandés réapparaît et me murmure des mots que je finis par assembler pour tenter de comprendre : qu’est-ce qui pourrait la délivrer de son éternel aveuglement ? Elle partage son secret avec moi. Elle me raconte en silence ce qu’elle n’a pas vu, depuis la nuit des temps où elle reste dans la ville, dans

ce mouvement singulier où elle est sur le départ, depuis toujours.

Dans la ville de Strasbourg, il y a bien longtemps, me dit-elle, il y avait deux amies, ou plutôt deux sœurs, Ecclesia et Synagoga. La première a voulu retenir la seconde, la fille aux yeux bandés, qui s'est détournée d'elle. Alors Ecclesia l'a exclue de sa Grâce, par un mystère qui prend sa source dans un temps lointain. Les deux sœurs se sont fâchées. Ecclesia a décidé qu'elle avait raison, et que Synagoga avait tort de s'obstiner dans son refus de le croire. Cette dispute est reliée à une façon de penser que l'on appelle la théologie, et qui a décidé qu'une fille serait clairvoyante et l'autre comme aveuglée par elle-même.

C'était vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, murmure-t-elle. Une terrible peste venue d'Allemagne s'était propagée dans toute l'Europe. Elle dévasta Strasbourg et tua des milliers d'habitants en une seule année. Comme les juifs étaient relativement épargnés par cette maladie car ils se lavaient tout le temps les mains, selon le rite talmudique – ils pratiquaient des mesures sanitaires héritées de leurs principes de vie et aussi de la médecine, à laquelle ils s'étaient beaucoup intéressés –, on crut que c'était eux qui avaient contaminé le peuple. Un certain homme, un cabaretier de la haute Alsace qui s'appelait Armleder, car il portait un bracelet de cuir à son bras, prétendit

que Dieu lui était apparu, et qu'il lui avait intimé de faire massacrer les juifs sans aucune pitié, par vengeance contre ce peuple déicide. Il réunit une armée de gens, certains pauvres et endettés, n'ayant rien à perdre, d'autres persuadés qu'il avait raison, et qui parcoururent l'Alsace pour égorger et exterminer les juifs, dans les villes et les villages comme Rouffach ou Ensisheim, où ils avaient élu domicile. Un jour, on les traîna dans leur cimetièrre, dans lequel on avait construit une immense baraque en planches, on les y précipita, puis on mit le feu aux quatre coins. Partout, on les arrêtait, on les torturait, et finalement, deux milliers de juifs furent massacrés, hommes, femmes et enfants, brûlés vifs et suppliciés.

On leur arrachait leurs enfants pour les baptiser. On jeta au feu les titres et les créances des juifs à la charge des chrétiens et on se partagea leur argent. On détruisit leur Synagogue, qui était rue des juifs, et on la remplaça par une chapelle dédiée à saint Valentin, parce que c'est en ce jour de fête que les juifs furent tués. Et cette rue où les juifs furent exterminés, on l'appela la rue Brûlée. Mais comme les juifs condamnés à ne pas exercer certains métiers étaient les créanciers du roi Charles IV, celui-ci décida de les absoudre dès 1349, à condition qu'ils ne soient pas autorisés à entrer dans la ville. Puis on les laissa y venir moyennant une taxe et un droit d'entrée de trois

à cinq ans, et enfin, jusqu'à 22 heures, lorsque la cloche de la cathédrale sonnait pour leur rappeler le moment du départ. Alors ils quittaient la ville pour rejoindre les petits villages alentour où ils pouvaient encore résider, au péril de leur vie.

\*

Un soir où la fille aux yeux bandés m'apparut, elle me raconta une autre histoire, plus récente. C'était celle d'un homme : Marc Léopold Benjamin Bloch, un historien normand qui enseignait l'histoire du Moyen Âge à l'université de Strasbourg en 1919. Cet homme, marié à Simone Vidal, eut six enfants. Il fonda avec Lucien Febvre en 1929 la revue des *Annales d'histoire économique et sociale* qui révolutionna les sciences humaines. En 1940, après l'armistice, il fut résistant de la première heure et auteur du livre *L'Étrange Défaite*, qui dénonce la trahison des élites. Mais arrêté le 8 mars 1944 et torturé par la Gestapo, il fut fusillé le 16 juin non loin de Lyon. Aujourd'hui, après bien des débats et des déboires, l'université de Strasbourg porte enfin son nom. C'est l'université Marc Bloch, cette même université de Strasbourg qui, pendant la guerre, entra en résistance dès 1940, marquant son refus du régime de Vichy. Une résistance organisée avec Libération-Sud, dont le

philosophe normalien Jean Cavallès est l'un des créateurs, aux côtés d'Emmanuel d'Astier de La Vigerie et de Lucie Aubrac. L'année suivante, le réseau Liberté, créé par les juristes René Capitant et Marcel Prélot, rejoignit le mouvement Combat et le groupe lyonnais Franc-Tireur, de Jean-Pierre Lévy, dont Marc Bloch est la figure majeure. C'est Jean Moulin qui unira ces trois ensembles en novembre 1942 au sein des MUR (Mouvements unis de Résistance).

Puis, le 9 novembre 1942, les autorités nazies investissent la zone sud. Elles sont décidées à mettre un terme à ce mouvement de la Résistance avec pour prétexte d'éliminer les émigrés de l'ex-université de Strasbourg qui présentaient un danger pour elle. Le plan est validé par Himmler pour une exécution rapide. Le 24 juin 1943, un attentat sert de prétexte à une première rafle : trente-sept étudiants sont arrêtés. Le 25 novembre 1943, les bâtiments universitaires sont investis par la Gestapo et l'armée. Des policiers débarquent au domicile des enseignants. L'helléniste Paul Collomp, qui s'interpose, est froidement abattu. Des enseignants et leurs étudiants sont conduits dans une caserne de la ville, où ils sont interrogés. Un demi-millier d'universitaires sont arrêtés au cours de cette grande rafle, unique dans les annales de la Seconde Guerre mondiale. Cent trente professeurs et étudiants sont déportés. Le

démantèlement de « l'Université de la Résistance » se poursuit jusqu'à la veille de la Libération.

Ce sont des faits extrêmement graves, qui ont coûté la vie à des hommes, des femmes, des intellectuels, des grands philosophes et des grands résistants, comme Jean Cavailès. Des personnages hors du commun, alliant l'intelligence et le courage à leur plus haut niveau. Ils ont été bannis, trahis et éliminés. C'était comme s'ils s'étaient détournés de la Grâce.

Mais au fait.

Qu'est-ce que la Grâce ?

Comme le dit Jacques Derrida : « Une Synagogue, c'est le lieu-dit qui dit ou dicte de se rendre ensemble, le lieu où l'on va et vient à la rencontre des autres, l'espace où l'on conduit ses pas et marche côte à côte. »

Et il évoque, comme une figure de la pensée, non pas l'Église triomphante de gloire, de certitude et de Grâce – le dogme –, mais la Synagogue représentée en jeune femme, sculptée dans la pierre de la cathédrale de Strasbourg, qui s'en détourne, par la grâce d'un mouvement. « Y est-il uniquement question de l'habileté à recevoir ou non un message ? Que ce doute soit l'aiguillon d'un regard, venu après tant d'autres, sur l'Église et la Synagogue », demande Régis Labourdette.

Le dernier soir, la statue a réapparu, dans sa robe diaphane. D'un mouvement de la main, elle



a enlevé son bandeau et j'ai vu son regard apaisé. Sans doute, si la fille aux yeux bandés se détourne avec grâce de la Grâce, et si elle marche sans peur désormais, c'est qu'elle aperçoit, dans sa nébuleuse rébellion, la seule forme de vie possible sur cette Terre : celle qui ne peut se soumettre à l'autorité et au dogme.

Mais qui s'épanouit dans le rassemblement.

Strasbourg a construit l'union sur son lourd secret de famille : on l'appelle l'Europe. Elle était Ecclesia, elle est devenue Synagoga.

Et je sais maintenant qui est cette fille aux yeux bandés qui me hante la nuit. Cette fille spectrale et fantomatique, insaisissable en somme. C'est celle qui s'en va, qui fuit, qui s'échappe lors d'une certitude, d'un dogme, d'une dictature de la pensée.

C'est (celle qui pense en) moi.



# POLICHINELLE

CAMILLE ANSEAUME